

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici et d'ailleurs



Numéro 97, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2797ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2009). Compte rendu de [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (97), 83–90.



Où trouver le bonheur?

Aurélie Resch, *Le bonheur est une couleur*, Ottawa, l'Interligne, coll. « Vertiges », 2008, 96 p., 13,95 \$.

LE TITRE de ce livre, sa quatrième de couverture et chacune de ses pages répètent qu'il parle du bonheur. Il ne s'agit pas d'un sujet commode : il est synonyme d'ennui pour l'amateur de sensations fortes ou le lecteur en quête de textes capables de le brusquer ou de le surprendre, de l'amener là où il ne pensait pas aller. La publicité nous invite sans cesse au bonheur. Plusieurs œuvres de fiction en font l'apologie. Il s'agit d'un idéal de vie. Dans *L'euphorie perpétuelle*, un essai publié chez Grasset en 2000, Pascal Bruckner considère sa recherche obsessionnelle comme un des problèmes fondamentaux de nos sociétés contemporaines. On veut à tout prix être heureux, on ne peut tolérer la monotonie du quotidien, il nous faut connaître la félicité tous les jours. Cette quête de bien-être et de satisfaction devient alors source de malheur, puisque la vie ne peut y répondre.

Le rapport d'Aurélie Resch au bonheur est plus serein. On le trouve dans les petits gestes du quotidien. On l'atteint un peu par hasard, sans vraiment le chercher. Dans la première des onze nouvelles du recueil, l'auteure écrit : « Comment créer dans toute sa justesse, sa pureté et sa complexité, le visage du bonheur ? » (p. 14) Son livre tente de répondre à la question. Il le fait avec des textes écrits d'une prose fluide et un goût marqué pour les belles images. Les personnages d'Aurélie Resch s'émerveillent des petites choses de la vie. Ses nouvelles mettent souvent en scène des enfants dont le regard « pur » conserve une capacité d'émerveillement devant le monde. Elle insiste sur le bonheur que procurent l'amour filial ou la fréquentation des animaux. Tout est léger, rien n'est grave. Un enfant tombe à vélo et se casse une jambe, mais vit l'accident avec un certain plaisir. Le bonheur se retrouve aussi dans « l'aventure des

sens» (p. 75) (qui n'est jamais, ici, associée à l'érotisme): dans le plaisir de sentir, de goûter, de voir et de toucher. C'est ici qu'entre en compte l'importance de la couleur, qu'annonce le titre du recueil. Cette importance est manifeste. L'auteure nomme à répétition les couleurs des choses. Dans la nouvelle éponyme du recueil, le mot « bonheur » apparaît plusieurs fois par page et est, à de nombreuses reprises, associé à des couleurs. Le procédé est employé à outrance. On se désintéresse assez vite du fil de la narration pour chercher le prochain endroit où l'auteure nommera une couleur ou répétera le mot « bonheur ». Les scènes peintes sont vaporeuses. On ne sait trop à quoi s'accrocher pour s'y arrêter.

Le bonheur est une couleur est un livre à thèse. L'auteure nomme la source du malheur. Il s'agit de la ville contemporaine, de la mégapole moderne qui étouffe l'homme. Pour Aurélie Resch, les citadins sont « une masse endormie » (p. 76), des « névropathes urbains » (p. 77), des « zombis » (p. 79), etc. Au contraire, le bonheur se retrouve plutôt dans la tradition, la famille et la vie rurale (point de vue que n'auraient pas rejeté plusieurs romanciers du terroir). L'auteure regrette « ces temps plus gais où les gens se réunissaient volontiers sur la place publique pour faire la fête » (p. 77). C'est ce que disent, par l'exemple, les situations mises en scène dans ses textes. C'est aussi ce qu'elle affirme à plusieurs reprises, écrivant ainsi : « C'est qu'il fait bon vivre au milieu d'une rivière, sur sa petite embarcation en bois. On n'est ni obligé d'écouter la cacophonie humaine ni forcé de subir son spectacle lamentable de publicités et de néons insupportables » (p. 83) ou encore : « Montez dans une petite barque avec un chapeau de paille et allez faire sourire les poissons de la rivière ; vous approcherez alors de la félicité. » (p. 86) Aurélie Resch aborde son sujet de façon manichéenne. Le malheur n'est pas un mal strictement contemporain. Il n'est pas davantage propre à la ville. Le bonheur n'est pas, non plus, exclusivement chose du passé et de la campagne. Le livre propose une perspective étroite, voire dogmatique, sur son sujet. Le bonheur est peut-être avant tout une construction. Il n'est pas facile de le définir et peut-être ne peut-on le concevoir d'un point de vue objectif. L'ouvrage refermé, il me revient en tête des images du film *Buffet froid* de

Bertrand Blier. Je revois ses principaux personnages qui se retrouvent à la campagne après avoir fui la ville qui — oui — menaçait de les étouffer. L'air est froid et humide, le chant des oiseaux les agace : ils s'entretueront bientôt.

David Clerson

Littérature d'idées

Frédéric Durand, *À l'intention des ombres*, Gatineau, Vents d'Ouest, coll. « Rafales », 2008, 216 p., 22,95 \$.

LES REVUES DE CRÉATION LITTÉRAIRE comme XYZ sont des tremplins pour les nouvelliers. On y publie d'avance leurs textes à l'essai avant qu'ils ne se retrouvent réunis, sous la supervision d'un éditeur et d'un directeur littéraire, dans un ouvrage et que viennent la promotion, les comptes rendus et les critiques, puis consécration ou invisibilité auprès des lecteurs, les salons du livre. Fréquenter assidûment les périodiques consiste donc souvent à lire avant les autres des parcelles d'un recueil en attente, d'un auteur chevronné ou à découvrir, c'est selon, comme cela permet aussi, en toute logique, d'établir ses affinités électives à moindre coût. Du côté d'XYZ, c'est-à-dire du côté de la production, voir figurer dans un recueil une nouvelle déjà publiée dans ses pages confirme par bonheur ses choix, qui se veulent diversifiés. Il en va ainsi de la nouvelle « Compulsion » de Frédéric Durand, publiée une première fois dans le numéro 90 d'XYZ, un thème libre — ce qui signifie que ce texte inédit, accepté par notre comité de lecture, nous avait été soumis de façon régulière, hors thème, et que sa publication viendrait à son tour dans la revue quand l'espace le permettrait. Peu après sa parution dans notre revue, les Éditions Vents d'Ouest reprenaient intégralement « Compulsion » dans un recueil de Durand intitulé *À l'intention des ombres*, cela dans sa collection « Rafales » consacrée au genre de la nouvelle, entreprenaient sa promotion, envoyaient un exemplaire en service de presse à XYZ et, la roue poursuivant son cycle, en tant que critique, je relisais, pour une

deuxième fois, « Compulsion », mais, cette fois-là, en compagnie de plus de vingt autres nouvelles de Durand. « Compulsion » raconte l'histoire d'une antihéroïne quadragénaire travaillant dans un dépanneur sous la supervision d'un patron autoritaire. Un client adolescent, François Delarmier, la courtise, croit-elle, ce qui l'embête plus qu'autre chose, mais la chute nous apprendra en réalité qu'il s'agit d'un voleur qui a besoin d'un prétexte. Névrosée, incapable de réfréner ses obsessions compulsives, elle revient, tard une nuit, au dépanneur vérifier qu'elle a bien tout fermé, comme l'exigent ses responsabilités. Le propriétaire, qui veille au grain, la surprend, croit que son commis le vole depuis un certain temps et la tue. Il y a ensuite une ellipse, indiquée typographiquement par un cul-de-lampe. Brièvement, le narrateur externe s'attache pour la première fois au point de vue de Delarmier, qui se souvient alors d'avoir lu dans le journal l'histoire du meurtre, puis le dernier paragraphe, un discours direct, des paroles soupirées, nous donne à lire un monologue qui dissipe le deuxième et dernier malentendu, après celui du propriétaire sur l'identité faussement secrète de son employée. Le contenu « réaliste » de cette nouvelle que je vous résume s'inscrit pourtant à part dans *À l'intention des ombres*, recueil affiché comme fantastique sur sa couverture. À ce sujet, c'est un drôle de hasard, dans le même numéro d'XYZ, le 90, figure au sommaire Claude Bolduc, un maître québécois de l'épouvante, lui aussi de l'écurie Vents d'Ouest. Sa nouvelle « Passez au salon! », entendons « du livre », se veut vraisemblable aussi, comme si, à l'instar de Durand, il avait choisi de soumettre à XYZ une nouvelle « neutre », inclassable, n'appartenant à aucun genre « mineur », là où Bolduc se situe néanmoins dans ses prédilections en tant qu'écrivain. J'y vois un indice de la perception conservatrice qu'on se fait d'XYZ, revue dite « littéraire », qui serait donc peu encline à publier des fictions trop « imaginatives ». Celles-là, on les réserve pour *Alibis* (littérature noire) ou *Solaris* (fantastique et science-fiction), c'est d'ailleurs dans cette dernière que Durand a publié la majeure partie des quelques nouvelles qui se sont retrouvées dans des périodiques avant d'aboutir dans son plus récent recueil. Pourtant, XYZ ne rejette pas d'emblée ce type de nouvelles, elle qui est seulement soucieuse, qualité de la

langue mise à part, du respect du genre et de l'originalité. Si « Compulsion » a été publiée dans nos pages, c'est davantage à cause de sa structure conventionnelle; oui, mais efficace, où une chute suscite un revirement de situation, que par son contenu « réaliste » qui explique avec soin les motivations psychologiques des personnages. Cela étant clarifié, il me resterait, comme le veulent les lois implicites du compte rendu, à vous décrire enfin l'écriture de Durand et les thèmes de son livre, qui compte plus de deux cents pages, un nombre élevé pour un recueil de nouvelles. Le cas échéant, je vous expliquerais, exemples à l'appui, que, comme dans « Compulsion », l'auteur a des idées, il en a même en masse, à un point tel que, parfois, ses narrateurs font l'énumération de pistes narratives inexplorées. Durand, peut-être un brin trop fertile, nous raconte ses histoires dans une écriture peu ciselée, sans trop se soucier des descriptions (on lit, à la page 77, cette phrase descriptive d'une éloquente pauvreté : « Les maisons, carrées, toutes pareilles, se suivent... »), il préfère aller droit au but, c'est-à-dire à l'événement, à l'idée, très souvent bonne par ailleurs, mais nous la livre nue comme dans un synopsis. Enfin, deux nouvelles détonnent dans le recueil, « Louve par la nuit » et « Ressac », leur écriture se voulant poétique, mais cela m'a semblé peu convaincant, l'éditeur, me disais-je, aurait dû les retrancher. Malgré tout, *À l'intention des ombres*, le dixième ouvrage de Durand (!), est un livre généreux, foisonnant d'imagination, tantôt étrange ou mystérieux, tantôt effroyable, où l'on compte pas moins de trois personnages prénommés Jacques et cinq François, mais un seul au nom d'Erik Strohlein. Ce dernier, un vieillard, a pour compagnon un « squelette amical », qui devra s'enrôler dans l'armée. Voilà qui n'est tout de même pas ennuyant !

Nicolas Tremblay

Le chat perdu de Kundera

Véronique Papineau, *Petites histoires avec un chat dedans (sauf une)*, Montréal, Boréal, 2008, 184 p., 19,95 \$.

A LA LECTURE du premier livre et recueil de nouvelles de Véronique Papineau, jeune auteure née en 1980, on cherche les chats, à cause du titre, *Petites histoires avec un chat dedans (sauf une)*. De ces douze nouvelles ou petites histoires, la critique journalistique s'est un peu laissée emballer par le titre racoleur, justement comme Suzanne Giguère du *Devoir*, qui, en introduction, y va d'abord d'une généralité ô combien creuse : de tout temps, écrit-elle, les chats ont fasciné les écrivains, et interprète ensuite, tout en résumant le recueil de Papineau, le symbole que représente l'animal domestique chez elle : « présence affectueuse, réconfortante, inconditionnelle » pour personnages esseulés. Pour étayer son propos sur l'attrait universel du chat sur l'homme, Giguère cite (résultat d'une simple recherche sur Google ou liens créés par une mémoire phénoménale, par de riches archives personnelles ?) Aldous Huxley, Colette et deux proverbes, un chinois et un malgache, mais pas Baudelaire, car cela aurait été, présumons-le, trop convenu. Par contre, il ne doit pas déplaire à Papineau de se retrouver au sein d'une telle érudition, même aussi débridée et pédante, elle qui, en exergue, cite, rien de moins, l'un des plus grands écrivains contemporains de notre époque, Milan Kundera : « Lorsque le cœur a parlé, il n'est pas convenable que la raison élève des objections. » L'œuvre dans laquelle la nouvellière pas encore trentenaire puise cette citation n'est toutefois pas précisée. Vous conviendrez que ce pourrait être n'importe laquelle comme aucune tant citer consiste à s'approprier l'autre, même très librement si, peu rigoureux, on ignore, par-dessus le marché, le contexte d'origine que l'on pille. Il se pourrait donc, à condition de pratiquer le doute radical, la raison seule nous guidant, que cette citation soit la parole d'un personnage venant exprimer, à des fins de démonstration, le contraire de la philosophie de Kundera. Que Papineau se mette sous l'aile du père spirituel tchèque ne rimerait donc plus à rien dans ce cas, pouvons-nous nous interroger... Enfin, en plus de

chercher le chat comme objet littéraire, on se surprend donc à vérifier, à cause de cette épigraphe douteuse, si, dans ce recueil, le cœur s'oppose à la raison, conflit très classique qui rappelle, bien mieux que Kundera en fait, Molière et Racine, de vieilles antiquités. La Giguère du *Devoir*, journal par endroits moins intellectuel qu'il le prétend, liquide vite ces questions, le chat étant, dans sa lecture de Papineau, un objet où se concentrent par projection les bons et les mauvais sentiments des personnages. Cette interprétation bien que partielle n'est toutefois pas erronée, le recueil, d'une grande lisibilité à vrai dire, ne posant aucun défi à sa juste compréhension. Le problème est plutôt de savoir où cela mène, une fois la chose observée. Satisfaite de peu, la critique répondrait du tac au tac : « À de la vraisemblance. » Papineau représente dans ses nouvelles, poursuivrait-elle, la vie urbaine de femmes adultes mais encore jeunes, comme l'auteure précisément, toutes solitaires, certaines un brin dépressives, qui désirent l'amour, cet objet volatil dans le mâle mais pérenne dans le chat. Deux nouvelles échappent à ce résumé, la deuxième et l'avant-dernière — le recueil a une structure quasi symétrique sur le plan thématique —, elles racontent la relation entre deux frères dont l'un souffre de psychose. Le chat, lui, discret, parfois anecdotique, parfois central, est presque toujours présent, sauf dans « Sauf une », évidemment, mais Papineau le met néanmoins en filigrane, elle qui écrit, vulgairement, de son personnage féminin qu'elle a le « sentiment d'être hot jusqu'au bout de la chatte » (p. 131). Freudiens, nous pourrions gloser sur ce déplacement, métonymie ou métaphore, où le désir détrône l'amour, ce masque social, quand le chat littéral absent surgit dans un signifiant, un substitut, comme dans le rêve, là où jouit l'inconscient... Ce serait toutefois l'objet d'un autre texte, riche en digressions. Ici, tatillons, nous nous contenterons plutôt, pour justifier la vraisemblance comme critère de littérarité, de remarquer les caractères romains du mot « hot », quand le bon usage recommanderait les italiques. Dans la même foulée, en rapport avec ce choix stylistique et éditorial, s'écrivent, toujours sans italiques, « flushant » (p. 12), « scotchée » (p. 13), « snoozer » (p. 55), mot par surcroît très inélegant, « insécure » (p. 71), « boostée » (p. 87), « flabbergastée »

(p. 135)... Cette langue populaire et actuelle qu'emploient les narrateurs de Papineau vise la vraisemblance, tout comme les thèmes des nouvelles, 5 à 7, famille reconstituée, vie urbaine, préoccupations domestiques, relations amoureuses, etc., de telle sorte que le lecteur contemporain, façon Giguère, s'identifie allègrement aux personnages familiers. Si, plutôt comme moi, vous vous butez irrémédiablement contre cette matière et que, idéaliste comme Untel, il vous faut lire préférablement une langue châtiée, sinon une langue poétique comme la ducharmienne, diamant précieux, le style de Papineau, loin de Kundera qu'il profane, vous refroidira et vous paraîtra, dans son analyse en surface des mœurs des gens de sa génération, à l'image de celui de Rafaële Germain, une best-sellarisée.

Nicolas Tremblay